

L'ABEILLE

DU

1er SEPTEMBRE.

Pour rester fidèles à la tradition, nous publions cette année, le 1er septembre, une Revue complète des opérations financières et commerciales de l'exercice 1896-97 à la Nouvelle-Orléans.

Cette Revue renfermera tous les renseignements de nature à intéresser sur les progrès du commerce, de la finance et de l'industrie, l'état des récoltes, les cours des valeurs publiques; elle renfermera également des matières dont l'abondance et la variété plairont même aux plus exigeants.

Ce numéro présentant un intérêt plus qu'ordinaire, sera tiré à un nombre considérable d'exemplaires qui se répandront dans toutes les directions, autant dans les Etats voisins que dans les sections rurales de la Louisiane et en ville.

L'occasion sera donc exceptionnelle—elle ne s'offre qu'une fois l'an—pour les annonceurs tenant à s'adresser à un public nombreux.

Nous prions ceux qui désirent des exemplaires de ce numéro, quel qu'en soit le nombre, de nous livrer leurs commandes le plus tôt possible.

Dépréciation effrayante de l'argent.

Nous assistons, depuis deux ou trois ans, à un spectacle étrange, au moment même où se formait un parti qui voulait introniser l'argent, en faire en quelque sorte l'unique moyen d'échange aux Etats-Unis, et l'imposer comme tel aux autres nations; au lendemain de la lutte électorale qui a failli aboutir à l'entrée triomphale de M. Bryan à la Maison Blanche, nous voyons se produire une toute puissante réaction en faveur de l'or, et l'argent subit une effroyable dépréciation. Il est pour ce moment tellement discrédité sur le marché, que bien des gens ne veulent plus en entendre parler et qu'il trouve difficilement des acheteurs à des prix raisonnables.

Cela est si vrai, que les propriétaires de mines de ce métal, dans certaines républiques, produites de l'argent, songent à les fermer, plutôt que de se constituer en perte.

Il y a plus encore. Alors que la valeur relative de l'argent et de l'or employés comme moyens d'échange est de 16 à 1, comme l'a établie la loi, comme l'admettent tous les gouvernements, nous voyons une république commander la frappe de ses monnaies sur le pied de 32 à 1, ce qui est le vrai prix commercial des deux métaux.

Il est impossible de ne pas voir dans cette série de faits une dangereuse tendance à discréditer, à livrer au mépris public une monnaie qui a réellement une double valeur intrinsèque et relative, et dont, après tout, aucun Etat ne peut se passer. Autant il faut protester avec indignation contre les protestations de ceux qui ont voulu nous imposer l'argent-tout-étalon monétaire au risque de tout bouleverser notre système économique; autant on doit combattre les efforts de ceux qui tentent de réduire à vil prix, une monnaie dont tout le monde civilisé reconnaît la

nécessité et qui sert de base aux transactions de la vie de chaque jour — transactions qui ne sont pas négligeables assurément, puisque elles sont de tous les jours, de toutes les heures, de tous les moments.

Expériences de dynamite.

L'autre matin ont eu lieu, à Montceau-les-Mines, de très importantes expériences faites par la commission des substances explosives et ayant pour but l'insufflation de dynamitères superficiels enterrés à des profondeurs relativement faibles et sans communication avec les travaux.

Ces dynamitères fonctionnaient, en cas d'explosion, comme des fourneaux de mine, avec des effets extérieurs plus ou moins atténués, selon la profondeur adoptée, et il y a lieu de penser que ce type de dynamitère est susceptible d'assurer, pour le voisinage, des conditions de sécurité très supérieures à celles qui résultent des dispositions généralement admises aujourd'hui par les dynamitères à l'air libre.

Le dispositif se composait de quatre chambres d'explosion en galeries horizontales chargées à 500 kilos de dynamite No 1 chacune.

La première et la deuxième galerie était à charge condensée, dans un espace de 2 m. 50 carrés sur 2 mètres de hauteur, avec des épaisseurs de terrain de 9 mètres pour la première galerie et de 4 m. 50 pour la seconde.

Les galeries 3 et 4 étaient à charge allongée dans un espace de 25 mètres de longueur, 2 mètres de largeur et 2 mètres de hauteur, avec des épaisseurs de terrain de 4 m. 50 pour la galerie No. 3 et de 3 mètres pour la galerie No. 4. La détonation s'est faite au moyen d'amorçages; il y en avait deux dans chaque galerie et un en plus au cordeau, détonant à la mélinite.

Ces expériences ont été faites pour répondre à la demande de plusieurs exploitants qui, désirant installer des dynamitères, ont reculé devant les dépenses excessives de ces dynamitères, construites suivant les règlements prescrits; elles ont encore pour but de corroborer en grand les expériences faites en petit par le génie militaire.

Les expériences ont pleinement réussi. Les débris lancés par l'explosion n'ont pas dépassé cinquante mètres.

ECHOS DE PARTOUT.

Manceuvres autour de Dijon.

D'importantes manœuvres viennent d'avoir lieu aux environs de Dijon, et ont duré trois jours, entre le 10e régiment de ligne, venant d'Auxonne, le 27e de ligne venant de Dijon, un bataillon du 134e de ligne détaché de Dijon, le 26e dragons venant de Dijon, et les chasseurs à cheval venant d'Auxonne.

Le mouvement a commencé le 11 août. Alors a eu lieu le premier combat aux environs des bois de Chambeire et Labergey-Foigny, entre les troupes de la garnison d'Auxonne.

Le 12 août, les troupes de la garnison de Dijon, moins le bataillon du 134e qui s'est joint à la garnison d'Auxonne, ont attaqué les positions défendues par les troupes d'Auxonne, aux environs de Magny-sur-Tille.

Les troupes ont cantonné à Premières, Magny, Izier, Collon-

ges, Beire-le-Fort, Pluvault et Fauverney.

Le 11 au soir, elles rentraient dans leurs quartiers respectifs.

Alsace-Lorraine.

On a célébré le 6 août à Niederbronn (Basse-Alsace) un service funèbre à la mémoire des soldats français qui ont succombé en 1870 aux blessures reçues sur le champ de bataille de Reichshofen. Cette patriotique cérémonie avait attiré tous les Français et Alsaciens, en villégiature en ce moment à Niederbronn.

Puis a eu lieu le pèlerinage habituel au cimetière. Une tombe est toujours soigneusement entretenue et garnie de fraîches couronnes; c'est celle du maréchal des logis chef Pagnier, du 12e chasseur à cheval, le premier combattant français tué, le 25 juillet, au cours de la reconnaissance opérée, au hameau de Shirlenhof, derrière Reichshofen.

Indes anglaises.

Des dépêches officielles de Malakhan disent que toutes les tribus ont pris part aux récentes attaques. Elles ont eu 2,700 morts et de nombreux blessés. Elles sont très découragées. Il n'est pas probable qu'elles continuent maintenant à offrir beaucoup de résistance.

Les statistiques officielles constatent un état alarmant de la santé publique à Bombay. Le chiffre des décès s'est élevé la semaine dernière à 1,071, soit 65.61 pour 1,000, ou le double de la mortalité ordinaire.

Le choléra, qui donne habituellement une moyenne de 2 ou 3 décès hebdomadaires, en a causé 220 la semaine passée; la peste, dont la ténacité est extraordinaire, a causé 18 décès.

En Orient.

Le correspondant de la Gazette de Francfort à Constantinople dit être en situation de résumer comme suit les termes du projet de traité de paix préliminaire:

La délimitation de la frontière aura lieu conformément aux annexes qui suivent le projet de traité. Les travaux de délimitation commenceront au plus tard quinze jours après la signature du traité préliminaire et seront conduits par des délégués de la Turquie, de la Grèce et des Puissances; ces derniers, en cas de désaccord, joueront le rôle d'arbitres.

La Grèce payera une indemnité de 4 millions de livres turques. Les Puissances prendront des mesures pour que les droits des anciens créanciers ne soient pas lésés par le paiement de l'indemnité; dans cette intention, elles placeront sous leur contrôle l'administration des revenus affectés au paiement des Dettes anciennes et nouvelles.

Les privilèges et les prérogatives dont la Grèce jouissait en Turquie, avant la guerre, seront maintenus. Au plus tard quinze jours après la signature du traité préliminaire, des délégués spéciaux de la Grèce, munis de pleins pouvoirs, viendront à Constantinople pour y signer la paix définitive, et régler avec le gouvernement ottoman les questions secondaires.

Immédiatement après la signature du traité préliminaire l'état de guerre cessera entre la Turquie et la Grèce. Les troupes turques se retireront sur la ligne de la Salambria et occuperont plusieurs points stratégiques jusqu'au complet paiement de l'indemnité.

Jusqu'à la signature définitive de la paix, les Puissances agiront comme arbitres en cas de désaccord.

Le mausolée de Kosciusko.

Les Polonais ont célébré le 11 août, en Suisse, au musée de Rapperschwil, l'inauguration du mausolée qui renferme le cœur du grand patriote Kosciusko.

Quelle singulière chose! Kosciusko est célébré en France par un mot qui lui prête et que Michelet a consacré: il aurait dit, en tombant mortellement blessé, à la bataille où s'éleva le destin de la Pologne: « Finis Poloniae. » Eh bien! ce mot historique, ce mot légendaire, ce mot qui est resté invinciblement attaché au souvenir du héros, ce mot n'est pas vrai: il n'a pas été prononcé; il a été inventé de toutes pièces on ne sait par qui. Il est à peu près certain que la phrase célèbre: « La garde meurt, mais ne se rend pas. » n'a pas été dite sous cette forme; mais au moins l'idée qui s'en dégage a été assurément exprimée par Cambronne. Il n'y a de doute et de dispute que sur la rédaction.

Le mot attribué à Kosciusko est faux, absolument faux. Non seulement Kosciusko ne l'a point dit, mais il ne l'a point pensé. Il est inutile de lui chercher un équivalent. Ce mot est le contraire de la vérité.

Voici copie d'une lettre adressée par le généralissime polonais Thadée Kosciusko au comte de Ségur, le 20 brumaire an XII (12 novembre 1803). Nous la donnons en son entier, car elle est curieuse et redevient, grâce aux circonstances d'actualité.

Monsieur le comte. En vous remettant hier l'écrit relatif à l'affaire de M. Poninski sur sa conduite dans la campagne de 1794, il y a encore un autre fait qui se rattache à la malheureuse bataille de Maciejowice et qu'il me tarde de déclarer.

L'ignorance ou la mauvaise foi s'acharne à me faire mettre dans la bouche le mot « Finis Poloniae » que j'aurais prononcé dans cette fatale journée. D'abord, avant l'issue de la bataille, j'ai été presque mortellement blessé, et je n'ai recouvré les sens que deux jours après, lorsque je ne suis trouvé entre les mains de mes ennemis.

Puis, si un pareil mot est inconscient et criminel dans la bouche de tout Polonais, il le sera beaucoup plus dans la mienne. La nation polonaise, en m'appelant à défendre l'intégrité, l'indépendance, la dignité, la gloire et la liberté de la patrie, savait bien que je n'étais pas le dernier Polonais, et qu'avec ma mort sur le champ de bataille ou autrement la Pologne ne pouvait pas et ne devait pas finir.

Tout ce que les Polonais ont fait depuis dans les glorieuses légions polonaises et tout ce qu'ils feront encore dans l'avenir pour recouvrer leur patrie prouve suffisamment que si nous, soldats dévoués de cette patrie, nous sommes morts, la Pologne est immortelle, et qu'il n'est permis à personne ni de dire ni de répéter l'outrageante parole « Finis Poloniae ».

Que diraient les Français, si à la fatale bataille de Roshach, en 1757, le maréchal de Rohan, prince de Soubise, se fit écrier: « Finis Galliae », ou si on lui faisait dire ces cruelles paroles dans ses biographies?

Je vous serai donc obligé de ne point parler de ce « Finis Poloniae », dans la nouvelle édition de votre ouvrage; et j'espère que l'autorité de votre nom imposera à tous ceux qui à l'avenir voudraient répéter ces mots et m'attribuer ce blasphème, contre lequel je proteste de toute mon âme.

Veuillez agréer, monsieur le comte, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

KOSCIUSKO.

Comment donc le mot est-il entré dans l'histoire et en a-t-il pris possession? Eh! mon Dieu! C'est

que l'imagination populaire, séduite par la gloire de Kosciusko et voyant en lui le dernier rempart de la patrie, a cru la Pologne morte avec le dernier grand Polonais, et a trouvé une formule qui témoignait à la fois de son admiration pour l'héroïsme de l'un, de son désespoir pour la chute de l'autre.

Le mot n'a pas été dit, soit, mais comme c'est un mot caractéristique, qui, s'il n'est pas vrai en soi, marque une situation réelle, toutes les protestations n'y feront rien.

Dame de la Légion d'honneur.

Une vénérable dame de la Légion d'honneur vient de s'éteindre à Paris, en 1815, à peine âgée de quelques mois, avait sauvé un drapeau français!

Cette dame, Mme Romain Caze, femme du peintre éminent au talent duquel Saint-François-Xavier et plusieurs grands églises de Paris doivent leurs plus belles fresques, était la fille du chef de bataillon Paul, chevalier d'Empire, commandant du régiment de la quatrième division militaire à Toul pendant les Cent-Jours et la campagne de 1815.

La petite Adèle Paul venait à peine de naître lorsque la France fut secouée du grand frisson d'orgueil et de joie qui accueillit le retour des aigles: elle avait trois mois environ quand tomba le canon de la suprême bataille.

Le commandant Paul était allé rejoindre l'Empereur; il avait confié à sa femme, à la mère de la petite Adèle, le drapeau de son régiment, le 27e d'infanterie, qui flottait sur la cathédrale, lui recommandant de le faire amener, de le cacher ou de le détruire, si quelque malheur arrivait.

Les alliés prirent la ville de Toul et, ayant vu disparaître le drapeau, ils coururent chez le commandant de la place: ils ne trouvèrent là qu'une femme allaitant son enfant. Brutalement, ils la sommèrent de les guider dans les lieux perquisitions qu'ils firent minutieusement, des caves aux combles.

Mme Paul, tenant toujours dans ses bras la petite Adèle, les accompagna partout: ils ne trouvèrent rien et de guerre lasse se retirèrent.

Le drapeau de Toul était caché dans les langes de l'enfant.

On le restitua à son régiment, mais la famille Paul conserva les glands de ce drapeau et les filles de Mme Romain Caze vont le donner au musée de l'Armée.

DÉCORATIONS DE VALEUR.

Le lieutenant général Vahib-pacha vient de se rendre en Thessalie pour remettre aux généraux, officiers et soldats les décorations que le Sultan leur a décernées.

Ces distinctions honorifiques sont emballées dans quarante-trois grandes caisses qui remplissent tout un wagon. Trente-cinq de ces caisses contiennent 130,000 médailles et autant de brevets destinés aux soldats, dans les huit autres se trouvent les sabres d'honneur.

« Il va sans dire que le plus précieux de ces sabres est celui que va recevoir Edhem-pacha. Un vrai bijou dont la poignée est ornée de brillants et de diamants et le fourreau semé de rubis et d'émeraudes. On estime sa valeur à 100,000 francs. Seul, l'écrin qui est en or, vaut 12,000 francs. Sur le couvercle est incrusté le paraphe du Sultan en or massif. »

Un tour de force de mémoire.

Il y a quelques années, un Anglais louait le Saint-Martin's Hall à Londres pour y clamer tout à son aise « Paradis perdu. » de Milton, qu'il savait par cœur. Cette opération dura, comme on pen-

se, un certain nombre de jours, le récitant, enthousiasmé, s'attachant à faire durer le plaisir; il n'aurait d'ailleurs personne à l'écouter: c'était une audition qu'il s'offrait à lui seul. On n'a donc pu constater s'il avait eu des défaillances de mémoire.

Un professeur italien vient de faire mieux encore: il a déclaré par cœur, en présence d'une nombreuse assemblée, toute la « Divine Comédie. » La séance, commencée à six heures du soir, s'est terminée le lendemain, à deux heures de l'après-midi. Elle n'a donc pas duré moins de vingt heures. L'auteur de cette performance n'est pas resté court une seule fois et n'a pas commis, paraît-il, la plus légère erreur.

On a déjà quelque peine, dit celui de nos confrères qui rapporte ce fait, à se représenter l'état d'esprit de ce maniaque. Mais les auditeurs, qui n'avaient pas, comme lui, de gageure à soutenir, quel mobile a pu les décider à s'indigner cette inutile torture?

STATISTIQUE ALIMENTAIRE

Si nous en croyons le tableau de statistique alimentaire publié par une revue allemande, les Anglais seraient le peuple qui dépense le plus pour sa nourriture et qui mange le plus de viande.

Voici d'ailleurs les chiffres donnés: L'Anglais dépense en moyenne 240 fr. par an pour se nourrir, le Français 225 fr., l'Allemand 219 fr., l'Espagnol 165 fr., l'Italien 120 fr., et le Russe 115 fr.

L'auteur établit ensuite une distinction entre les peuples qui mangent plus de la viande et ceux qui mangent plus du pain. Et il arrive à cette conclusion, assez logique à tout prendre, que les pays où l'on absorbe le moins de pain sont ceux où l'on se nourrit davantage de viande, et inversement.

Ainsi l'Anglais, qui engloutit et digère 54 kilos en moyenne de viande par an, c'est-à-dire deux fois plus que le Russe et près de quatre fois plus que l'Italien, ne mange que 190 kilos de pain annuellement. Au contraire, le Russe, qui vit surtout de pain (317 kilos), se contente d'environ 25 kilos de viande. L'Allemand ingère 250 kilos de pain contre 32 kilos de viande.

Notons ici que les Français, dont le goût pour le pain est bien connu dans toutes les tables d'hôte de l'étranger, absorbent néanmoins 43 kilos de viande, ce qui le range parmi les plus grands carnivores de l'Europe continentale.

L'ARMÉE DE TERRE.

On peut s'attendre à voir lord Salisbury faire figurer dans le programme de la prochaine session législative en Angleterre, la réorganisation de l'armée de terre. C'est du moins ce que l'on doit déduire d'une lettre concise, mais significative, que le chef du cabinet a adressée à sir James Ferguson, membre du comité de l'Armée à la chambre des Communes, qui lui aurait envoyé à ce sujet une communication dolente et suggestive.

« Nous sommes convaincus, disait le vigilant baronnet, que nos forces militaires ne sont pas en harmonie avec nos besoins. » « Je vous crois », a répondu le premier ministre. Il est de fait que l'armée anglaise est numériquement insuffisante. Officiers, sous-officiers et soldats ont une excellente tenue et évidemment cette correction de parade a sa répercussion sur le champ de bataille, comme on a pu le voir la dernière fois à l'Alma, mais la quantité fait défaut. Or, aujourd'hui la position insulaire de l'Angleterre, n'est plus une force comme jadis. C'est, au contraire, une cause de faiblesse, attendu qu'avec la vapeur l'ennemi peut multiplier les attaques et du premier coup désorganiser la défense.

LA QUISINE POUR TOUS.

ARTICHAUX AU JUS.—Enlevez la queue et le foie, coupez le bout des feuilles, puis divisez les artichauts en quatre et faites-les blanchir à l'eau bouillante avec un peu de sel pendant un quart d'heure.

Faites ensuite chauffer (pour un artichaut) un morceau de beurre gros comme une noix, ajoutez un peu de lard maigre coupé en petits morceaux et laissez prendre couleur; lorsque vos morceaux de lard sont jaunes, retirez-les et mettez une petite cuillerée de farine que vous laissez brunir, puis mouillez avec un peu d'eau ou de jus ou de bouillon, sel et poivre, un bouquet de persil, thym et laurier. Mettez alors dans cette sauce les artichauts et le lard que vous avez retirés, puis laissez cuire trois quarts d'heure à feu doux.

Enfin servez les artichauts dans un plat creux, déposez-les en rond, passez votre sauce à travers une passoire fine et versez-la au milieu des artichauts.

ARTICHAUX A LA BARIGOUTLE

Pour quatre personnes, prenez deux artichauts. Lorsque les artichauts sont cuits comme il est dit plus haut, retirez le chapeau et enlevez le foie.

Prenez 75 grammes de chair à saucisses que vous mêlez avec la même quantité de mie de pain, trempée dans un peu de bouillon; ajoutez-y persil, ciboulette et quelques champignons hachés fin. Mettez ensuite dans une casserole, gros comme une noix, du beurre, laissez-le fondre et placez-y votre farce pour qu'elle prenne couleur saez, poivrez et saupoudrez d'un peu de farine pour lier votre farce, remplissez-en les artichauts et recouvrez avec le chapeau.

Mettez après dans une casserole une cuillerée d'huile; laissez-la chauffer et placez vos artichauts avec sel et poivre. Posez la casserole sur feu doux et couvrez avec un couvercle de toile que vous garnissez de feu vier. Une demi-heure suffit. Enfin servez sans sauce avec un citron coupé en quatre.

ARTICHAUX FRITS.—Prenez deux artichauts moyens; coupez-les chacun en huit ou dix morceaux selon la grosseur; préparez-les et faites-les cuire comme il est dit plus haut. Lorsqu'ils sont cuits, laissez-les égoutter et trempez chaque morceau dans la pâte à frire; faites frire à friture bien chaude, et servez en pyramide en saupoudrant de sel fin.

UN LIVRE BLANC.

Il y avait longtemps que l'on n'avait annoncé l'apparition d'un livre coloré. En voici un dont on annonce la prochaine publication par le gouvernement hellénique, qui contiendra les documents diplomatiques échangés entre la Grèce, les grandes puissances et la Turquie sur les affaires crétoises, la guerre gréco-turque et les négociations en vue de la conclusion de la paix.

Il paraît que les journaux de l'abus, qui se dépendent de rien de tout pour ne pas plaire, se permettent quelques remarques sur la couleur optimiste du futur livre; ils font observer, non sans une certaine logique, que, étant donné l'état actuel des affaires, un «livre noir» serait plus de circonstance. « Ces Athéniens! légers et blagueurs toujours! blagueurs et légers comme... des Français! »

puis dédicatement, soulevant le verre, fit glisser la miniature hors de son cadre.

Il retourna la peinture et regarda.

Sur le revers se lisaient, en lettres effacées déjà par le temps, ces simples lignes:

« For Agénor from his own beloved wife, Jessie. (Pour Agénor, de sa femme bien-aimée, Jessie.) »

—Oui, vous avez raison, c'est bien le portrait de sa femme, fit Charles en remettant la peinture dans sa gaine.

C'est étrange toutefois, poursuivit-il, fort étrange; il me semble l'avoir vue.

Mathilde se rapprocha de lui. —Quel était donc cette femme? demanda-t-elle curieusement.

—Mon Dieu, je ne saurais le dire au juste, car je n'ai entendu que de vagues récits.

On m'a raconté qu'étant professeur à Londres il entendit un soir chanter une de ces petites mendiannes qui chantaient dans la rue les airs irlandais et les ballades écossaises.

La voix était jolie, la chanteuse gentille.

Il l'aurait achetée à ses parents... —Oh! quelle horreur! interrompit Mathilde.

—Le fait est malheureusement trop fréquent en Angleterre. Mais ne vous indignez pas; Blondel est un parfait honnête

homme.

Il recueillit l'enfant, l'éleva avec soin, et jeune fille, hélas! l'épousa.

—Il l'aimait donc beaucoup? —Avec passion! Il avait pour elle les moins quarante ans de plus qu'elle... folie de vieillard.

—Pour seule récompense il fut, dit-on, indignement trompé.

Un beau jour la jeune femme abandonna le vieux mari; un abandonnement, comme ils disent là-bas; elle n'avait pas vingt ans.

—Et lui, le malheureux? interrogea Mathilde Duval.

—Lui! il faillit en mourir de honte, de rage, de désespoir... Et voilà pourquoi chez le meilleur des hommes vous voyez parfois ce caractère aigri, cette humeur morose, cette sorte de dégoût de la vie.

Ajoutez à cet effondrement de tout bonheur les tristesses, les humiliations de son talent méconnu.

Vous comprendrez alors tout ce que peut souffrir le malheureux Blondel.

Vous avez assez longue pause s'en suivit.

Les deux jeunes gens s'étaient assis sur le canapé en damas rouge.

Charles regardait Mathilde. Ce jour-là Mlle Duval avait une robe en drap gris fer, ornée de soutaches noires, qui moulaient admirablement sa taille ronde et fine.

dont les brides ecaadraient le frais ovale de son visage faisait ressortir les tons roses de ses joues veloutées.

Mais ce qui surtout frappait Charles c'était sur cette physionomie, d'habitude enjouée et mutine, plutôt que sentimentale, une expression insolite de douceur et de tristesse.

Jamais elle ne lui avait paru si jolie.

—Mon Dieu! comme vous êtes taciturne ce soir, monsieur Charles, fit Mathilde, gênée par ce long silence.

—Je suis silencieux, oui, répliqua Mourelles, parce que je comprendrais trop en parlant de lier le secret de mon cœur.

Mathilde rougit et le regarda avec surprise.

—Vous parlez en énigme, dit-elle.

—Pardonnez-moi! s'écria Charles, je dois en effet vous paraître absurde... Mais non, je n'ai plus le courage de vous cacher la vérité.

Mathilde, je vous aime, je vous adore comme un aïe, comme un insensé!

Incapable de se maintenir plus longtemps il avait saisi la main de la jeune fille et la couvrait de baisers passionnés.

Avec une sorte d'effroi, Mathilde dégagea sa main.

—Oh! monsieur Mourelles, s'écria-t-elle, que je suis désolée de ce que vous venez de me

dire!

En même temps elle éclatait en sanglots.

—Quoi, Mathilde, mon amour vous offense? fit Mourelles atterré par la vue de ces larmes.

—Non, oh! non! sanglota la jeune fille, mais nous ne pouvons songer à nous marier.

Vous ne connaissez pas mon père... Jamais, il me l'a souvent déclaré, il ne permettra à sa fille d'épouser un artiste!

—Je sais, dit gravement Mourelles, que M. Duval nourrit à l'égard de nous autres artistes des préjugés difficiles à combattre.

Il nous croit fainéants, incapables de gagner notre vie.

Mais vous, Mathilde, vous, partageriez-vous cette opinion?

—Non, non, murmura-t-elle d'une voix suffoquée.

—Vous croyez en moi?

—Oui, fit-elle toujours très bas.

—Alors, oh! alors, les obstacles seront aplatis. Je saurai vaincre les préventions de votre père.

Mathilde secoua la tête avec tristesse.

visage rougissant entre les mains.

—Je le devine, Mathilde. Il voudrait vous marier à M. Giroux.

De la tête la jeune fille fit un geste d'assentiment.

—Ah! je comprends qu'il désire pour son enfant un riche mariage.

Et pourtant, malgré ses quarante mille francs de rentes, vous, Mathilde, consentiriez-vous, par respect filial, à river votre vivante jeunesse à cet homme vieux, gros-sier et vulgaire?

—Non, non! pouvez-vous le croire? D'ailleurs, ajouta-t-elle après qu'il prétendit être de moi.

M. Giroux ne m'a pas encore demandé en mariage.

—Non, non! pouvez-vous le croire? D'ailleurs, ajouta-t-elle après qu'il prétendit être de moi.

—Entrez-le me se décidera-t-il jamais à me faire cet honneur... Et mon père finira par s'impatienter de cette hésitation.

—Mais alors, Mathilde, nous pouvons espérer!

—Hélas! à quoi bon se bercer d'illusions!